

## Traduire, une pratique-théorie

Traduire... Être à la fois fourmi et cheval. Le risque  
est toujours d'être ou trop cheval ou trop fourmi...  
(N. Ginzburg, 1983)

La traduction est à la mode; quoi de neuf sur la traduction ? Lorsque nous avons organisé, il y a quatre ans, une rencontre sur ce thème auprès de l'Institut culturel italien de Paris (*Janus, la traduction entre philosophie et littérature*, avril 1998), la réponse était proche du rien, aussi bien pour le théoricien J.-R. Ladmiral que pour le philosophe J.-P. Cometti ou le poète V. Magrelli. Certes, un progrès notable avait été fait, depuis l'articulation des procédés traductifs (Vinay et Darbelnet, 1958) jusqu'à la critique littéraire et culturelle des textes produits (Berman, 1995), ainsi que le montraient alors E. Mattioli ou G. Lombardo, mais fondamentalement, si nous laissons de côté des recherches très technicistes – aux applications encore incertaines, par exemple en Traduction Automatique –, et à la rigueur de type cognitif (ou spéculatif), la traductologie était restée en l'état où l'avaient trouvée ses "inventeurs" (quant à l'étiquette): Ladmiral en France et G. Petronio en Italie (1972-73). Voilà du reste posées les étapes de cette discipline linguistique relativement récente, auxquelles je voudrais ajouter tout de même le précoce *Conflictos de lenguas y de cultura* de Terracini (1951, mais éd. utile en italien 1957) et la thèse classique de Mounin (1963), avant un mémorable numéro de "Change" à l'enseigne de la transformation: milieu des années 50 donc ; 1973 ; fin du siècle. Discipline *linguistique*, faut-il souligner, simplement pour que nous soyons d'accord sur l'objet de cette note: qui ne saurait mêler toutes espèces de "transpositions" plus ou moins "créatives" (Jakobson), sous peine de retomber dans les impressionnismes teintés çà et là d'herméneutique dont nos aînés, qui fort sagement excluaient les bavardages traductifs du champ universitaire, avaient les oreilles rebattues. Bavardages qui ne semblent pas étrangers à la mode dont nous faisons d'abord état. À l'inverse, une telle restriction permet peut-être, cela reste à vérifier sur pièces, la récupération de tout un monde de référence (de "situation" extra-textuelle) dans lequel inscrire – à la manière large de la *translatio* médiévale – la stricte opération de traduction du texte.

Et il se trouve, en effet, que la traductologie a conquis une place, sinon sa vraie place, parmi d'autres matières d'enseignement littéraire, linguistique et de culture (civilisationnel), plus largement (et autrement) qu'en tant qu'apprentissage et "technique" d'écoles d'interprétariat et de traduction. Tout près, au contraire, de ce qu'on nomme en général une poétique, dont le mouvement et les métamorphoses mêmes sont acceptées. La vieille distinction entre version scolaire et traduction (littéraire, mais aussi scientifique et spécialisée) se réalise donc concrètement enfin. Des ateliers de réflexion et traduction existent depuis une vingtaine d'années, par exemple à l'université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III) grâce aux intérêts croisés de Danièle Valin, Mario Fusco, Marina Marietti, des jeunes chercheurs, de nombreux

étudiants... et du scripteur soussigné<sup>1</sup>. Ces intérêts – nos quelques noms voudraient les représenter – se sont manifestés surtout à travers des retraductions (Pavese), des mises au point bibliographiques, des essais de repêchage de grands méconnus en France (Pascoli, Rebora), des travaux de type philologique (en traduction, non en commentaire, bien sûr: Dante), et toujours l’effort d’analyse de notre propre pratique, sur les textes et leur réception<sup>2</sup>. Des projets de recherche sont inscrits à ce titre, dont les premiers viennent à soutenance. D’autres lieux, comme auprès de l’École Normale Supérieure de Lyon, voient désormais semble-t-il un travail similaire, justifiant pour cette discipline la qualification de *pratique-théorie* que nous avons pris à cœur de toujours lui attribuer, et non seulement parce que traduire signifie de toute façon allier une certaine théorie – du reste plus ou moins consciente – à la production effective d’un texte nommé précisément traduction. Il faudra y revenir. La traduction est du reste à la mode, même si de récents entichements font l’économie du débat de fond sur sa légitimité (possibilité) scientifique. En tout cas, le temps des “arts de traduire” plus ou moins innés, toujours ineffables (mais souvent accompagnés d’abondantes Notes du Traducteur), le temps des déchirements entre laborieux mot-à-mot et *Belles infidèles* dont parlait G. Mounin, est bien passé.

Une issue aux discussions sur ce type d’indécidable, et au-delà une échappée loin des apories sur l’impossibilité logique de la traduction “radicale” (Quine), qu’il a été néanmoins indispensable de *traverser*, est venue, me semble-t-il après coup, de la décision peu à peu partagée, affirmée, fondamentale de placer le sujet traduisant au premier plan. C’est par lui, évidemment, qu’une pratique-théorie peut se déployer et trouver sa justification en fonctionnant, puisque l’activité traductive même lui fait peser et éprouver la signifiante de chaque système (linguistique, mais aussi littéraire, culturel, idéal...) en contact. Du passage de sens, remodelé autrement par lui et *inscrit en texte* dans les systèmes en contact, viendra aussi la possibilité de réflexion sur le sens même, et sur sa capacité intrinsèque de déplacement par-dessus les différences sémiotiques: un peu comme la langue se définit et se “démontre” en pouvant dire et expliciter elle-même sa (et la) signifiante (Benveniste), ou si l’on veut en étant capable de “traduire” tout autre système signifiant. Mais ce renversement de perspective permet aussi de poser la question du contenu, c’est-à-dire de l’origine et du pourquoi des textes produits. La particularité de la traduction est précisément, à travers l’intervention du sujet, qu’elle conserve les traces d’un *avant* et d’un *après* la mise en signifiante. Le point de départ du processus, que j’ai proposé d’appeler du “sens naissant”, est conservé sous forme de texte d’origine, en général indiscutable, mais aussi de traces du passage par l’énonciation, ayant abouti au texte d’arrivée (traduit). Mieux, l’analyse du message produit, en vision traductologique, consent parfois de remonter à l’étape du “sens naissant” – ou si l’on préfère de la genèse – du texte original même, pourvu que celui-ci ait été conçu par un auteur bilingue ou du moins assez ouvert au déplacement sémantique inhérent à toute langue (notre effet-traduction). Déplacement autorisant la création (Mallarmé), voire définitoire des langues mêmes, précisément *traduisibles* (Hjelmslev). Le texte d’arrivée, et parfois le

---

<sup>1</sup>Lequel se permet de renvoyer une fois pour toutes, afin de ne pas alourdir ces quelques pages, aux références utiles de son *D’écrire la traduction* (essais), Paris, PSN, 1991 (2<sup>e</sup> éd. 1996), 230 p.

<sup>2</sup>Quelques résultats, malheureusement partiels faute d’avoir suscité un véritable intérêt éditorial, dans “Italiques” (Paris III) pour Pavese, “Po&sie” (n<sup>os</sup> 56, 60, 95) pour D’Annunzio, Belli et Pascoli, la pré-publication de “Il Fiore” (Florence) pour Raboni, “La parola del testo” (II, 1, 1998) pour Dante. On trouvera aussi dans ce dernier article quelque argument sur nos choix de philologie *en traduction* (et non en Notes), actuellement illustrés par notre approche de la *Vita nova*.

texte tout court, contiennent ainsi l'ensemble des processus d'élaboration et de transformation du sens susceptibles de donner lieu ensuite à l'infinité des lectures (et a fortiori des traductions) dont la critique de la réception nous a entrouvert les potentialités. L'effet-traduction aide à comprendre pourquoi chez le bilingue Ungaretti l'*aura* était aussi «urne claire» dans *Aura / Urne* (*Notes pour une poésie*, éd. Paris III), mais également que pour Pascoli la *muta lampada* pût délivrer cet embryon de «*parola*» à peine marmonnée tout bas, presque mutique en effet, qu'est justement le “mot” de l'autre code (et, pour lui, s'entend le MUTTUM latin plutôt que le français bien sûr) dans *Un rumore (Myricæ)*<sup>3</sup>. Il s'agit là d'expressions utilisant jusqu'à ses limites la virtualité de la langue, sa “pensée” profonde aimerais-je écrire<sup>4</sup>, et non de simples connotations qui seraient propres à un seul scripteur, quasiment idiolectales ou néologiques – encore que ces dernières obéissent également aux capacités d'un système mais en se situant sur ses lignes de frontière avec d'autres “idiomes” ou systèmes sémiotiques proches (p. ex. chez Zanzotto). L'étude de la genèse des œuvres bilingues (De Chirico, Milton, Beckett, Ungaretti, Amelia Rosselli), initiée à la suite de L. Forster vers la même époque (*The Poet's tongues: Multilingualism in Literature*, 1970) reste là néanmoins primordiale, au plus près du “pourquoi” sémantique, à l'origine de la manifestation d'un désir d'expression en vecteurs de signification.

Contrairement aux mystères de l'art (de traduire), tout cela peut s'enseigner, encore une fois, d'autant mieux qu'il est facile de faire constater même *dans une seule langue à la fois* comment les signes – certes arbitraires et conventionnels – dès l'instant où ils sont pris dans un réseau de communication, c'est-à-dire dans une relation entre sujets, se mettent à bouger, à jouer, à échanger des unités minimales de signification, par leurs deux faces (signifiant, signifié) qui sont bien sûr des interfaces. Chaque système vivant est animé de variations indéfinies, que la traduction peut aisément suivre. Les schémas des paradigmes lexicaux étant eux-mêmes modifiables et mouvants, relevant de la sémantique du discours autant que du système sémiotique de chaque code, reconstruits en réalité selon les besoins du moment – d'où par ailleurs les créations individuelles, les fausses étymologies dites populaires, la fabuleuse capacité du lapsus novateur et du mensonge ou de la dissimulation, bref tout l'imaginaire de la langue –, il est possible, une fois acquises les bases solides d'une méthode d'analyse linguistique moderne, il est sans doute recommandé d'avoir une attitude inventive devant son propre système: et de façon particulière si l'on envisage deux ou plusieurs systèmes différents, autrement dit si l'on est en situation de traduction. Cette situation est celle du sujet traduisant, à savoir bilingue; en tout cas avec une *conscience bilingue* minimale qui lui permette de percevoir ce que l'autre système a d'incommensurable par rapport au sien propre. Ce que le détour par le bilinguisme – même imparfait – aide à comprendre, ainsi que déjà Terracini ou Weinreich le pressentaient dans les années 50, c'est tout simplement cette ouverture à

ne coïncidant, entre langues différentes, qu'aussi exceptionnellement que les formes de l'expression (monèmes): autant dire presque jamais. L'analyse permet de dégager un certain nombre d'unités de base et de liens aux unités voisines, non de reconstruire avec ces unités et ces valeurs des complexes signifiants similaires (sémèmes). Entre deux langues proches, comment rendre compte – mettons – de la valeur de *tavolo* (par rapport, in absentia, à *tavola*), avec l'unique "table" du français ? À moins de sortir de cette dernière langue, au risque d'interrompre toute espèce de communication, c'est évidemment impossible terme à terme. Le traducteur (bilingue), du moins, ne sera pas "sourde" à cette valeur dont est pourvu le signe étranger, donc éventuellement essaiera de compenser à d'autres niveaux de sa langue ou avec d'autres moyens, à la disposition ensuite d'une écriture (stylistiques, rythmiques, etc...) : le genre est volontiers remotivé et sémantisé, on le sait, par les écrivains – voir Pavese, ou Rebora – et pose donc a priori toujours un problème, alors qu'il semblerait relégué à l'automatisme parmi les marques les plus arbitraires de la langue. L'écrivain, on le sait, utilise aussi les automatismes. Comme lui, sans se prendre forcément pour un créateur, le traducteur se meut dans un espace de libre circulation du sens, où sa conscience bilingue lui permettra de concevoir une "table" masculine, ou si l'on préfère une "table" susceptible de conserver provisoirement en français sa valeur (masculine ou féminine) italienne, dans la mouvance de cet état intermédiaire que j'ai proposé d'appeler entrelangue (Cf. *D'écrire la traduction*, 1996<sup>1</sup>, pp.44-45) . Là où des signifiants doubles, non ou non encore *informés* en sémèmes, semblent concevables. Il pourra y puiser, sortant du strict domaine de l'analyse linguistique, la force d'invention permettant l'écriture, en tout cas une écriture que sature la relation de type généralement pluri-textuel. Mais avant ce passage à l'acte, toute traduction est bien d'abord, selon la formule de Larbaud, une "pesée de mots" ; donc une hyper-lecture ; mais dans laquelle, avec les *balances du traducteur*, "c'est du vivant que nous pesons". En fait, le presque-même italien se révèle être aussi délicat que le serait une langue structurellement et historiquement très éloignée, si l'on inclut dans la valeur de ses signes, entre autres variations, le rapport toujours sous-jacent à la variante régionale ou dialectale et à toutes les nuances d'invention que ce rapport de *variatio* autorise (voir Meneghello). D'où, nous le retrouverons plus loin, l'intérêt, que des lecteurs français ne perçoivent pas toujours – mais des francophones, oui sans doute –, et la richesse et l'attention portée aux essais de traduction du dialecte. Celle-ci contient, dirait-on, un *surplus* de sens aussi précieux que le symétrique *moins de sens* des traductions de surface (homophones), ou d'autres formes d'exercices traductifs restreints. Où, faut-il le souligner, l'exercice consiste toujours davantage à inventer qu'à tenter en vain quelque illusoire restitution<sup>5</sup>.

Dans l'acte traductif, par le truchement du sujet bilingue (et non en vertu de quelque convergence métaphysique), se manifestent donc les zones les plus profondes de chaque idiome, là où elles entrent en syntonie avec celles de l'autre. Là où, plus largement, se tisse le rapport de signification dont toute parole humaine se définit, «sur le terrain limitrophe où les éléments des deux ordres [son et pensée] se combinent» (Saussure). Une telle rencontre dessine en creux, dans la conscience bilingue, de nouvelles superpositions entre explicite et ambiguïté, clarté et points aveugles (il serait difficile de garder, en italien, l'ambivalence d'une phrase comme *Il y a des petites bêtes dans le bois*), à la limite de l'indicible, ou de la coïncidence qui interdit paradoxalement toute tentative de traduction ultérieure (un syntagme comme

<sup>5</sup>Voir : "Traduction des dialectes, approches de l'entrelangue", dans *D'écrire la traduction*, cit., pp. 85-98 (à propos de Saba).

«Dans le manicomme du crâne», chez Beckett<sup>6</sup> – *Mal vu mal dit*, 1981 – par exemple, entre italien et français). Dans cette acception, limitée, on a entendu dire parfois que les traductions ne seraient pas (re)traduisibles. À coup sûr, une (re)traduction aurait le plus grand mal à y conserver la part d’opacité sans laquelle ne saurait être conservée la relative autonomie dont se soutient dans le temps – et dans les lectures disparates ou imparfaites même – tout texte digne de ce nom. Symétriquement, de la rencontre naît la défiance envers ce que la langue de la “tribu” présente comme lieu commun *allant de soi* : pareil à l’émigré, porteur de sa langue, le traducteur peut alors toucher du doigt<sup>7</sup> l’idéologie et la véritable vision du monde que véhicule chaque système, au sein de sa propre “pensée” langagière. Qu’il faut alors s’efforcer de “traduire sans comprendre”, aux antipodes de la tendance humaniste la plus traditionnelle, qui éclairait et explicitait volontiers, quitte à paraphraser (E. Balmas). Il y a là un détour, aujourd’hui inévitable – pratique-théorie –, par l’atelier traductif et le passage à l’acte, et l’écriture, seuls susceptibles d’échapper aux pièges de la représentation qui plie, fige, et finalement détruit l’objet textuel (vivant) dans sa globalité formelle “totalisante” (R. Larose), sans parvenir à ses strates souterraines où les corps des langues «parentes en ce qu’elles *veulent* dire» peuvent circuler et s’échanger, parfois non sans violence<sup>8</sup>. La trace de ce mouvement, cette ombre portée du texte traduit ou potentiellement bilingue, c’est l’effet-traduction même.

Telle que nous la concevons aujourd’hui, la traduction aspire donc avec son savoir-faire et sa méthodologie propres, différents de ceux de l’analyse textuelle, à participer de plein droit aux études de Lettres, en particulier pour affiner de l’intérieur la compréhension encore superficielle que cette dernière peut avoir de la mise en forme signifiante, et plus généralement du processus de signifiante même à l’origine de toute constitution d’un projet de message en langue, donc de sa future construction en texte. En particulier, l’observation des composantes traductives (effet-traduction), intertextuelles, connotatives, métalinguistiques – et finalement l’objet même de ce que Berman appelait “critique” des traductions<sup>9</sup>, voire d’une plus large “translation” ou *translatio* –, donne déjà des résultats intéressants dans des recherches littéraires *tout court*, c’est-à-dire attachées à une stricte littéarité. Une thèse est en voie d’achèvement, par exemple, sur les choix traductifs et les infléchissements de la poésie d’un traducteur tel que Caproni, et différents travaux partiels ont vu le jour sur l’effet-traduction chez Fortini ou Raboni, dans la prose de Pontiggia, dans la genèse du renouvellement ungarettien des années 20, etc... Traduire, en un mot, est un acte où l’on peut suivre, en le réfléchissant aussitôt, l’aboutissement du processus sémantique même : dont pour une fois on posséderait des traces, ou à tout le moins un point d’origine, et dont on verrait à l’œuvre une forme de nouveau jeu, autrement dit une

---

<sup>6</sup>Et le célèbre “*uomo di pena*” ungarettien, de même, connotatif de l’expression idiomatique française “homme de peine” (it. *uomo di fatica*), sur lequel Noventa redouble l’effet-traduction en ironisant contre son “*uomo di penna*”, comment en rendre compte dans la langue déterritorialisée de l’hypogramme originel (homme *de peine*, justement) ? Figure de l’intraduisible... ou du redoublement difficile du *déjà double* ?

<sup>7</sup>Dans *La migration*, non par hasard, Hölderlin décrivait-écrivait en effet la découverte de l’étranger comme un «toucher les vêtements / Sans que nul découvrit un sens aux dires / De l’autre» (trad. G. Roud, 1967). Voir aussi notre (coll.) *La traduction-migration*, Paris, L’Harmattan, 2000.

<sup>8</sup>W. Benjamin, *La tâche du traducteur*, 1923 (souligné par moi) ; même idée chez Jakobson, pour qui les langues diffèrent davantage par “ce qu’elles veulent...et surtout doivent” que par ce qu’elles peuvent dire (tout).

<sup>9</sup>Et Genette, au contraire, déjà “poétique” (point de départ de *Palimpsestes*, 1982), très général mais d’un point de vue limité aux textes littéraires – et, sauf exception, monolingues.

reformulation, une répétition. Et cette répétition, inversement, éclaire le texte original, relu en ses propres choix, ses voies divergentes, son idéologie textuelle. De manière imprévisible, l'ancienne *traductio* rhétorique (une répétition variable, partielle, ou de renouvellement), inscrite dans le vaste phénomène humain de *translatio*, largement extra-textuel, finit par rejoindre après de longs détours sa petite sœur infidèle – mais, nous le savons depuis Du Bellay, tout traducteur est bien traditeur –, la TRADUCTIO moderne, notre *transduction*, inventée au début du XV<sup>e</sup> siècle par Leonardo Bruni l'arétin.

Jean-Charles Vegliante

(CIRCE, Paris III)

---

ANNEXE :

*essai de traduction idiolectale*

*(voir, pàs voir)*

**monte, allèy, écoute!  
si l'sommeil nous quitte  
on peut clairer ensemble  
la nuit qui s'dénude...**

**– pou'r'garder quoi ? –  
non pàs u' lever d'feuilles...  
mâ u' signe d'pitié  
une envie d'apaiser...**

**viens, allèy, rentre,  
assis-toi, r'prend tô souffle!  
r'garde enbas déhors, t'vois ?  
personne dit mot  
rien n'bouge...  
mâ dis-moi : t'trouves pàs  
qu'enbas au fond, là-bas,  
un anneau descend  
su'l'monde qui s'rétracte ?**

**tu les vois les flammèches  
de poudre lunaire ?...**

**– non...**

**même d'dedans toi  
je n'vois qu'vieilles feuilles  
et des yeux en l'air...**

Eugenio De Signoribus,  
*Commentaire des douaniers*  
(trad. J. Ch. Vegliante)<sup>10</sup>

Extrait de : *Istmi e chiuse*, Venezia, Marsilio poesia, 1996

---

<sup>10</sup>Une première version, abrégée pour les besoins de la publication concernée, a paru dans “EUTropia” (revue de l’Ambassade de France à Rome), n° 2, février 2002, pp. 51-55 et 153.